

A portrait of Mai Hua, a young woman with her hair styled in a bun, wearing a dark blue patterned top and long earrings. She is looking slightly to the right of the camera.

interview ^{KOÏ}

Mai Hua

« *J'ai toujours réussi à m'adapter, et ça c'est un truc d'immigré* »

Mai Hua est une fille d'immigrés vietnamiens qui est née et a grandi en France. Elle y est épanouie comme blogueuse, color designer, réalisatrice et... maman. Son projet *Les Rivières* questionne sur la famille et raconte l'histoire commune de quatre femmes de la même lignée : sa grand-mère, sa mère, elle-même et sa fille. Après 2 ans de tournage en France et au Vietnam puis le montage, elle travaille encore sur la forme que prendra son travail.

TEXTE : ELSA WU, PHOTOS : PAULINE DARLEY ET MARION BERRIN

CRÉDIT PHOTO : PAULINE DARLEY

Le grand public vous a connue à travers votre blog Supertimai. Dans quel contexte l'avez-vous créé ?

C'était au départ un magazine beauté online, avec des catégories, un agenda. L'idée était déjà de filmer les gens, d'avoir quelque chose de très intime, d'approcher le rapport à la beauté et de savoir pourquoi on se fait beau ou belle. A l'intérieur de ce rapport intime s'est développé plein d'autres choses que je n'avais pas prévues. Les gens ont commencé à me montrer comment ils cuisinaient, comment ils jouaient, comment ils dansaient ou travaillaient, puis comment ils vivaient, tout simplement. C'est devenu une galerie de portraits sur la beauté des gens, de manière plus large. En parallèle, il y a eu des interrogations plus personnelles : c'est quoi « être une femme », c'est quoi « être une mère », c'est quoi « avoir des mômes » ?... Le blog est devenu à la fois un outil de recherche artistique et un truc de *self development* !

« J'ai toujours réussi à m'adapter et ça, c'est un truc d'immigré. Ça vient peut-être de la culture vietnamienne : de faire en sorte que les choses soient faites »

Votre fibre artistique semble innée. C'est la même chose chez les autres membres de votre famille ?

J'ai une mère médecin et un père enseignant en informatique. C'est une famille d'immigrés vietnamiens. Ma mère est une chanteuse qui n'a jamais pu exercer son art ; elle a toujours chanté, mais n'écoutait pas la musique française, n'allait pas voir les films français, etc. Je n'ai jamais été au cinéma ou dans un musée étant petite, on ne baignait pas du tout là-dedans. Pour autant, je pense que mon père est quelqu'un de créatif, qui a une vision, une ouverture sur la différence. Du côté de ma mère, son père était un écrivain, un poète, un amoureux des arts. On a une famille d'artistes un peu contrariés. Du côté de mes frères, tous ont une activité créative et/ou artistique.

Avant cette vie créative, vous avez vécu celle de l'étudiante en école de commerce. C'était comment ?

C'est une analyse très personnelle mais il m'a semblé qu'en école de commerce, nous étions beaucoup à ne pas savoir ce que nous voulions faire. J'en conclus que beaucoup de gens en école de commerce sont là parce que c'est un système dans lequel ils se développent : avoir de bonnes notes, être drivés, hyper

challengés... C'est le cas pour beaucoup des gens qui n'ont pas de vocation, dont je faisais partie. J'étais là parce c'était la meilleure voie pour moi, donc je me suis dit « moi aussi » et à ma sortie j'ai eu un job dans le groupe L'Oréal, chez Lancôme. Au bout de 4 ans, je bossais sur l'une des parties les plus créatives, main dans la main avec un directeur artistique, Fred Farrugia, et ça m'a passionnée. Ça marchait bien pour moi, j'étais bien notée, mais ça ne me correspondait pas. Maintenant ça fait 12 ans que je ne travaille plus du tout en entreprise. Au début, je pensais que c'était cette entreprise-là qui ne me convenait pas, mais c'était finalement le système même de l'entreprise. Je ne suis pas faite pour bosser avec une hiérarchie, sur un calendrier donné.

La vie de freelance est ainsi apparue. Quels ont été les plus gros défis à relever ?

Quand je me suis lancée, on me disait : « *Le freelance, on fait appel à lui pour sa spécialité, on ne va pas le former, comme quelqu'un en entreprise* ». Or, moi je n'ai eu que des clients qui m'ont proposé de faire des choses que je ne savais pas faire. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu beaucoup de chance et je me suis fait confiance aussi. Beaucoup de gens refusent de s'engager dans ce qu'ils ne savent pas faire, de peur de ne pas y arriver. Moi, à chaque fois qu'on m'a proposé un premier *brief* sur la couleur, un premier *brief* sur l'écriture de texte, ou filmer des gens, à chaque fois, j'ai dit oui. Je me disais : « *Bon, je ne sais pas faire, mais si mon client demande, il y a sûrement une possibilité pour que je puisse le faire* ». J'ai toujours réussi à m'adapter et ça, c'est un truc d'immigré. Ça vient peut-être de la culture vietnamienne : de faire en sorte que les choses soient faites. À chaque fois, les clients savaient que je n'avais jamais fait ce qu'ils me demandaient. Il m'est même arrivé de me retrouver à New York pour un *brainstorming*, où l'on me demandait mon avis pour un lancement et j'ai eu envie de me retourner et de répondre : « *À qui tu parles ?* ». Et non, c'était à moi ! Je me suis dit : « *Très bien, alors je vais donner mes idées, on y va.* » J'ai ce truc un peu « *Yes man* ». On m'ouvrait des portes et je ne les ai pas fermées. La vie très arythmique du freelance m'a permis d'avoir deux enfants et un style de vie plus souple. Les équilibres temporels et financiers ne sont pas les mêmes qu'en entreprise. C'est une toute autre manière de travailler. Ça a été une chance pour moi, donc je me retrouve avec plein d'activités : être mère, réaliser des tournages, faire des couleurs pour une marque de cosmétiques, faire des couleurs pour du flaconnage, j'ai également mon blog... C'est comme une fleur à plusieurs pétales ! C'est magnolia ma vie ! (Éclat de rires.)

Sur votre blog, vous parlez beaucoup de rapports de famille. C'était un besoin ?

Mon blog m'a permis de savoir que je pouvais parler de choses très personnelles, en développant des émotions plus universelles. J'ai un gros truc sur la famille, qui est selon moi un enjeu personnel, psychologique, etc. Je pense que c'est vraiment le premier cercle social dans lequel on évolue ; que toute chose non résolue dans ce premier cercle ne le sera jamais dans aucun autre cercle. J'avais une envie de comprendre exactement ce qui se jouait là dedans. Et la famille c'est le cercle où on ●●●



CRÉDIT PHOTO : MARION BEBERN

« J'aimerais bien que dans mon film on puisse caractériser quelque chose qui est proprement de l'ordre de la femme, qui n'a rien à voir avec nos droits ou nos devoirs »

ne sait jamais, où il y a des secrets, où on pense que mais en fait ce n'est pas la vérité. J'avais envie d'en parler, parce que j'ai des enfants et que j'ai quelque chose à leur léguer. Mon père nous a éduqués en nous racontant que son grand-père lui disait qu'il n'aurait aucun héritage ; que son éducation, pour qu'il soit autonome, honnête, et des études, pour évoluer correctement. Je pense que c'est ce que je vais léguer à mes enfants aussi. Je veux leur dire qu'ils peuvent créer leurs vies sur des équilibres plus globaux qu'avoir des bonnes notes et être sages. Ce n'est pas parce qu'on a un job de rêve qu'on a réussi sa vie. Les valeurs que je veux transmettre sont plus riches qu'avoir du succès. Je souhaite préserver une magie en transmettant des messages sur la famille, d'où ils viennent, où ils peuvent aller...

C'est d'ailleurs la famille, et notamment les femmes de votre famille qui vous ont poussée vers une nouvelle voie : *Les Rivières*.

J'ai la chance d'avoir une mère et une grand-mère qui sont des femmes incroyablement libres, courageuses et qui me donnent cette envie d'aller plus loin. C'est un projet qui était d'abord le mien mais qui devient familial, avec cette lignée de femmes-là. Tam, ma fille, s'y est greffée aussi et nous avons envie de raconter des choses hyper personnelles et en même temps hyper universelles. Il s'agit d'un projet à la fois humain et artistique. J'ai commencé à filmer il y a 4 ans. L'intérêt et le piège de filmer la famille est plein de complexité. Omettre une complexité, c'est omettre tout un pan de son histoire. J'ai commencé à filmer ma grand-mère il y a 4 ans, pareil pour ma fille et ma mère. On a 3 ans de *rushes*, sur des histoires très fortes ou au contraire triviales et c'est ce mélange des deux qui fait pousser quelque chose de sensible sur cette histoire de filiation, pour savoir ce qu'on se refait d'une génération à l'autre.

À travers votre parcours de *self-made woman* et ce film sur les femmes de votre famille, vous sentez-vous féministe ?

C'est quelque chose de nouveau pour moi. Être féministe, c'est juste être humaniste. J'ai un vrai attachement à la féminité ou à la femme, par contre je pense que le féminisme n'est pas qu'un truc de femmes. N'importe quel homme devrait être féministe. À part ma productrice, tous les gens qui vont travailler sur le projet sont des hommes. Le monteur est un homme. Je n'ai pas encore le compositeur, mais je sais que ce sera un homme. Mes frères travaillent beaucoup avec moi sur la création et les conseils d'écriture. Le féminisme aujourd'hui est une lutte contre le patriarcat blanc. Les hommes, comme les femmes, ont tout intérêt à lutter de cette manière là.

J'aimerais bien que *Les Rivières* puisse caractériser quelque chose qui est proprement de l'ordre du féminin, qui n'a rien à voir avec nos droits, nos devoirs, etc. Je pense qu'il y a des différences profondes, naturelles, entre l'homme et la femme et j'aimerais que ça puisse se sentir dans ce film, en intéressant autant de femmes que d'hommes.

Vous avez d'ailleurs une part de masculinité très forte. Ça vous dérange que l'on pense cela ?

J'ai tout à fait conscience de ça. J'ai ça depuis toujours, et j'adore ! J'ai une manière de rire, de mener des projets, de ne pas me poser de questions, qui est culturellement plutôt rattachée à des valeurs masculines. Sans faire les choses proprement, jolies, comme mon fil Instagram. Il y a un truc dans ma nature de très *yang*. Je ne me maquille pas tout le temps, etc. Après, je ne sais pas si c'est d'un ordre culturel ou naturel. Je ne sais pas si c'est parce qu'on demande aux femmes d'être toujours maquillées et que je ne me maquille pas toujours que je peux avoir l'air d'un garçon. Pour le côté entrepreneur, je ne sais pas si c'est parce qu'on attribue ça à des valeurs masculines, ou si c'est quelque chose de naturel. On m'a toujours dit que j'avais quelque chose de masculin, et ça me plaît vachement, même si je pense être très féminine. Il existe ces deux polarités très franches chez moi. •

ABONNEMENT 30 € PAR AN

6 NUMÉROS

KOI #1

koï

Le magazine des cultures asiatiques

WECHAT 🐼
ACHETEZ EN FRANCE
REVENEZ EN CHINE

PUB ILS ONT ZAPPÉ
LES ASIATS

PRIS DE
4,90 €
LANCEMENT

DANS LA SUEUR
DES SUMOS DE PARIS

X JAPAN
L'EXORCISME
DE YOSHIKI

ON A CUISINÉ
NATHALIE NGUYEN

ENQUÊTE
DEUXIÈME GÉNÉRATION
CULTURE FUSION
ILS SONT LE TRAIT D'UNION ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

L 13276 - I.F. 4,90 € - RD

SEPTEMBRE/OCTOBRE 2017 - ÉDITION Bimestrielle